

UN ÎLOT NU ET BISCORNU

Au départ, Cigogne n'est rien. Rien qu'un caillou désert, posé sur l'océan. Un caillou tombé dans l'escarcelle des successeurs de saint Gildas, dans un océan qui n'inspire aux hommes que peur et répulsion.

Gildas ne craignait ni les flots ni les vents quand il quitta son Ecosse natale au VI^e siècle pour la petite Bretagne. On dit qu'il voyagea davantage, en Irlande et à Rome et qu'il vécut sur l'île d'Houat. On dit encore qu'il ressuscita la pauvre Tréphine décapitée par un époux jaloux et qu'il mourut à Houat, un hiver. La légende a aussi gardé le souvenir du rocambolesque transport de sa dépouille à Rhuys et du cadeau que lui fit le roi Gradlon en personne, l'archipel des Glénan, au sud de la Cornouaille. Que les médiévistes relèvent presque deux siècles entre l'existence du saint et celle du monarque importe peu. Car la tradition est catégorique : outre Houat et Hoëdic, les Glénan appartiennent au monastère. Aucun anachronisme ne saurait disputer la volonté de Gradlon. Et même si personne ne sait si c'est à Gildas ou à ses disciples que l'on doit la fondation de l'abbaye en presque-île de Rhuys, les abbés ont su faire valoir, jusque devant le souverain de France, leur propriété tenue du père de la maudite Dahut.

Au Moyen Âge, l'archipel laisse sa trace sur les plus anciens portulans, ces cartes marines qui jalonnent les découvertes des navigateurs du Moyen-Âge. Les Glénan sont ces confettis que trace sur le vélin, le cartographe vénitien Petrus Vesconte lanua. Nous sommes en 1313, il inscrit près des confettis le nom de « Grana ». Selon les scribes, Grana se transforme en Glaron, Glaram, Gleran, Glanen jusqu'à ce que le toponyme se stabilise sous la forme « isles de Glénan », au XVII^e siècle¹.

1. Marie Lescoat, L'insularité, un paramètre central dans l'histoire de Fort Cigogne, mémoire de fin d'études, Université Lumières Lyon2, 2019, pp.19-21.

Contrairement aux îles voisines – Groix, Belle-Île, Houat, Hoëdic, Sein ou Ouessant – les Glénan ne sont pas habitées. On y recense bien quelques traces d'occupation humaine – mégalithes, amphores gallo-romaines, pièce de monnaie du XII^e siècle égarée à Saint-Nicolas, atelier médiéval de production d'encre à partir de coquillages sur Brunec² – on sait aussi que l'été, l'archipel est fréquenté par les pêcheurs de sardines, mais les moines ne parviennent pas à tirer bénéfice de leur possession.

En 1584, le trente-sixième abbé de Rhuys, Jean-Baptiste de Gadaigne écrit que les sept îles – « tant grandes que petites » – des Glénan « consistent en pasturages et sont inhabitées et sans aucun lods ny bastimens³ ». Malgré les efforts des religieux pour en tirer profit, elles étaient, d'un point de vue économique, tellement insignifiantes qu'il arriva qu'elles fussent oubliées dans l'inventaire des biens de l'abbaye, comme en 1637. On s'étonnera alors que l'ambitieux Nicolas Fouquet, alors surintendant des finances du roi Louis XIV, au faite de sa puissance, s'intéressât à ces confettis posés sur l'eau au point d'en faire acquisition, en échange de la seigneurie de Koadkanton en Melgven. Pour comprendre l'irruption de Fouquet dans l'histoire des Glénan, il faut poser le regard sur Belle-Île.

Marié, en premières noces, à la fille d'un commerçant nantais, avide d'aventures coloniales et commerciales, il entend faire de la Bretagne la base arrière de ses entreprises. En 1658, alors surintendant des finances du roi Louis XIV, Fouquet acquiert Belle-Île et entend, dit-on, rivaliser avec Amsterdam. Deux ans plus tard, il traite avec l'abbé de Saint-Gildas-de-Rhuys pour obtenir Houat et Hoëdic, lesquelles sont cédées avec l'archipel des Glénan. Mais cette transaction n'ira pas à son terme.

2. « À Brunec, production d'encre pour l'abbaye de Rhuys ? », Michel Le Goffic, in Les Glénan, histoire d'un archipel, Louis-Pierre Le Maître, Palantines, Quimper, 2010.

3. Villiers du Terrage, Petite histoire de l'archipel des Glénans (1906, réédité en 2010).



Le marquis de Belle-Île tombe en disgrâce, le roi Soleil le soupçonne de malversations, le fait arrêter à Nantes en 1661 et les Glénan restent aux mains des moines de Saint-Gildas.

C'est sous le règne de Louis XIV que commence à apparaître l'intérêt militaire de l'archipel des Glénan. En 1678, le roi nomme « commissaire des fortifications » Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban et le charge de construire, aux frontières du royaume, un réseau de forts de défense. Les cartes des Glénan se font plus précises, on distingue et on nomme les îles et les écueils rocheux, les premiers rapports de visite sont rédigés en juin et octobre 1717 par un ingénieur brestois, Isaac Robelin⁴.

4. Mémoire sur les îles Glénan, le 20 juin 1717, Isaac Robelin, annoté par le Maréchal de Montesquiou et Mémoire touchant les Isles de Glénan et de la batterie qu'on propose d'y bâtir, tant pour empêcher les corsaires ennemis d'y mouiller que pour y protéger les

On y apprend que « les chaloupes depuis Quimper jusque Quimperlé même Port Louis y vont toutes pecher en tout temps » et que les religieux ont affermé (loué) les îles à des particuliers de Concarneau qui ont construit sur la plus grande, Saint-Nicolas, une presse à sardine dans un enclos carré, « des appentis, couverts de tuiles creuses », « une petite chapelle pour contenir vingt personnes » et un four dans « l'ancien habitation des hermites qui y demeuroient et qui l'ont quitté il y a plus de vingt ans ».

Cigogne, située au centre de l'archipel et à proximité du mouillage de la Chambre, retient alors toute l'attention de l'ingénieur militaire. Cette Chambre, c'est l'endroit le plus précieux et le plus convoité de l'archipel : un mouillage abrité des

batiments français, le 29 octobre 1717, Isaac Robelin, Service historique de la défense (SHD) de Vincennes 1 VH 2227. Les références aux archives sont puisées du mémoire de Marie Lescoat.

vents, discret par rapport au continent, accessible par plusieurs passes et idéalement situé sur les routes commerciales de l'Atlantique. Les pêcheurs de sardine l'ont élu, mais aussi les marchands et les corsaires anglais qui se plaisent, depuis déjà plusieurs décennies, à perturber le commerce et à nuire à la couronne de France. C'est ce que relève Isaac Robelin lorsqu'il écrit :

« Entre les isles de St Nicolas et le Loch est une petite isle qu'on nomme Cygogne, dont le plan est cy joint, qui forme deux mouillages, à savoir un entre le Loch et l'autre entre St Nicolas qu'on nomme vulgairement La Chambre, ou le mouillage est très bon et met a couvert de tout mauvais tems. (...) Cette isle se trouve aussi placée dans le centre et qu'ainsi il faut qu'elle batte autour d'elle, il est de nécessité que la batterie sois construite en tour ronde. Il y a justement pour cela a la pointe Sud Est une troupe de rocher élevé qui découvre parfaitement bien toutes les passes et les deux chambres comme si la nature l'avois fait exprès. »



La plume a cet avantage sur la pierre qu'il suffit d'imaginer un fort pour qu'il apparaisse sur le papier. C'est ce que fait Isaac Robelin, dès l'automne 1717, en dessinant une batterie en tour ronde sur Cigogne. Il la pose sur la pointe Sud Est de l'îlot, là où « une troupe de rocher élevé [qui] découvre parfaitement bien toutes les passes et les deux chambres comme si la nature l'avois fait exprès ».

L'îlot sera bientôt fortifié et fort Cigogne deviendra presque le synonyme d'île Cigogne. Sur les anciennes cartes géographiques, la graphie est changeante (Cigoigne, Cigogne, Cicogne, Cygogne, Cygoigne), mais jamais bien éloignée du nom de l'oiseau. Quel nom étrange ! Celui d'un échassier rarement observé en Bretagne pour un îlot peuplé de goélands. Il suscite moult débats. Certains érudits s'aventurent à affirmer que la toponymie de l'archipel tient de la langue bretonne à l'exception de Saint-Nicolas et de Cigogne.

« On rencontre souvent ce type de déformation, où l'on habille un nom breton d'un mot français en raison de sa prononciation, observe Herve Gwegen, chef du service patrimoine linguistique de l'Office public de la langue bretonne. Par exemple, on appelle l'archipel en face de Perros-Guirec les Sept-Îles alors qu'il n'y a que cinq îles et que son nom breton est Ar Jentilez. C'est la même chose avec les carrefours, on dit kroashent mais c'est souvent écrit le croissant en raison de la prononciation en breton. Dans le secteur des Glénan, les bretonnants prononcent Cigogne, on l'écrit Sigogn en breton. » Même si le nom de l'île n'a rien d'un nom d'oiseau, on s'amusera que ce mot ait été littéralement traduit du français au breton pour désigner le fort de la Cigogne, Krenvlec'h ar C'houibon, dans la revue bretonnante et catholique Feiz ha Breiz⁵.

Dans Le cercle de mer, Michel Guéguen et Louis-Pierre Le Maître proposent une explication intéressante à ce toponyme : pour eux, Cigogne serait

5. « Enezennoù Glenan », Louis Le Guennec et Yann-Vari Perrot, Feiz ha Breiz, 67^e année, numéro 8, août 1931, page 296.

